

Marie Bélisle, Louise Bouchard, Jean-Marc Frechette

Rachel Leclerc

Numéro 132, hiver 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37066ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2008). Compte rendu de [Marie Bélisle, Louise Bouchard, Jean-Marc Frechette]. *Lettres québécoises*, (132), 41–42.



☆☆☆☆

Marie Bélisle, *Tout comme*,
Montréal, le Noroît, 2007, 68 p., 17,95 \$.

Éros au pays d'Anthropos

Quand c'est l'amour qui réveille la poésie.

Il y a des écrivains qui multiplient les livres comme si pesait sur eux le devoir de produire leur quota d'explications — ou de *descriptions*, dirait Pasolini — avant l'échéance qui mettra fin à leur contrat terrestre. Être ou ne pas être condamné à l'excellence.

Puis il y en a d'autres qui marchent longtemps sur le domaine hérité comme sur un continent sans fin, ceux qui ne se contentent pas de voir l'expression de la vie dans une feuille d'arbre mais qui veulent aussi lui donner une vocation supplémentaire et s'en vont alors dans l'atelier, imaginant en chemin la verdure sous la presse et l'imprégnation de son motif dans le papier, la trace subtile mais forte, définitive, de son être-au-monde.

Pour ces gens-là — ils sont peu nombreux mais j'ai eu le bonheur d'en fréquenter —, toute la vie, toute la matière est un espace-temps de création. Souvent, après trois livres, ils passent à une autre dimension, comme si l'écriture n'avait été qu'un sas de décompression, et il nous faudra patienter au sol presque vingt ans avant qu'ils ne rentrent d'un voyage qui les aura transformés, ou qui nous aura fait évoluer. Je reviendrai quand vous aurez compris ! semblaient-ils déjà nous dire en partant.

C'est la relation d'un compagnonnage amoureux et d'une fulgurance. Elle a choisi de l'appeler *Tout comme* (aussi bien *To come*). Cela se lit le matin, aux heures de précision, de la plus sûre intelligence des choses (on n'imagine pas cette héritière du formalisme plonger sa plume dans le sirop des fins d'après-midi somnolentes) ; cela se portera ensuite de préférence à l'épaule : une affirmation du soi érotique, la cocarde d'une passion qui a bouleversé l'existence, un acquiescement à la beauté devenue connaissance.

Et cela se referme le soir, dans un jazz de luxure et un rougeoiement de chairs. Pour se rouvrir au matin, quand on risquera un œil dans la déchirure d'un drap blanc afin



MARIE BÉLISLE



d'apercevoir la brillance du sable, la dorure de l'Orient ainsi qu'un très possible rapprochement des contraires, une révélation de l'ailleurs. Si l'alchimiste Marie Bélisle se nourrit de départs, et donc de l'instabilité qui permet une saine vigilance, c'est qu'elle sait bien qu'avec le temps le lointain se transforme en or.

J'ai évoqué le formalisme. Bélisle l'a traversé, de *Noces* en 1983 jusqu'à *Chroniques analogiques* en 1989 ; elle l'a incorporé lentement durant ses années de non-silence — vouée à l'œuvre quotidienne, au

déroulement de sa spirale intime en deçà, au delà des contingences sociales —, avant d'en faire sa chose très personnelle : elle nous en dévoile la marque ludique, discrète et efficace, que le lecteur peut choisir d'accueillir ou de laisser passer. Chose plus rare, elle tisse entre les fils de cette ancienne chaîne la trame d'un lyrisme maîtrisé, juvénile par l'émotion, mature par le traitement, et l'on sent à nouveau tout ce que ce livre doit au désir, à l'amour.

☆☆☆☆ 3/4

Louise Bouchard, *Entre les mondes*,
Montréal, Les Herbes rouges, 2007, 100 p., 14,95 \$.

Louise Bouchard n'existe pas

Et s'il était possible d'aller en ce royaume ?

On ne sort pas indemne de la poésie de Louise Bouchard. On se réveille la nuit dans les craquements, les chuchotements de laine : tous ses morts à soi, ses lointains, partis pour rien, souffrant peut-être encore en vain, ceux avec lesquels on n'a rien su faire, même pas une maison, même pas le plus étriqué des coffres à outils poétiques. La dérélition est si vieille et si coutumière, on croirait qu'elle a pris naissance dans une autre vie ; mais heureusement il y a ce qu'on appelle *les circonstances*, et aussi la santé par le livre, alors l'enfant presque calcinée a pu renâtrer de ses cendres, bientôt prête à l'écriture, sauvée pour ce monde-ci.

LOUISE BOUCHARD
ENTRE LES MONDES
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



Louise Bouchard pratique à merveille la rétention du poème : elle n'en publie pour ainsi dire jamais. Elle nous laisse en paix durant dix-huit ans, et on espère qu'elle vieillit mal, qu'elle a perdu le feu. On parvient même à oublier qu'elle a écrit. Mais elle pense et lit, elle se documente, avec sa tête rebelle et son œil brûlant : elle foment. Et soudain, hypocritement, elle fait apparaître ce livre qui me fait rougir. Mais je ne me serai pas éreintée en vain sur ma propre table

d'écriture ; s'il le faut, je nierai l'existence de Louise Bouchard, je désavouerai même cette chronique. Elle, magnanime comme toujours, répondra probablement : « Va dans le seul / Va / Je comprends » (p. 98).

« Quand on a cessé de vivre, on n'est mort que pour les autres », a écrit le Néerlandais Harry Mulisch dans son roman *La découverte du ciel*. Possible que Bouchard n'ait fait depuis toujours que tenter de communiquer avec ses défunts. C'est dire la force et la précision nécessaires au geste poétique, mais cela excuse surtout la rareté : on ne va pas tous les jours au charnier, on ne passe pas impunément d'un monde à l'autre, la lumière est trop vive, ou l'obscurité trop glacée — comment savoir? —, on n'y résisterait pas.

La pauvre, elle indiffère les ambassadeurs. Mais ne t'y trompe pas, c'est un truisme de dire qu'elle est plus libre et plus moderne que toi et moi. Louise Bouchard invente ses formes personnelles comme le font Marie Uguay et Geneviève Amyot, sans attenter aux livres des autres. Ni papesses ni diplomates de carrière, ce sont, tout simplement, d'authentiques créatrices. L'auteur d'*Entre les mondes* ne feint pas, comme la plupart d'entre nous, de porter le sort du monde sur ses épaules, et son but n'est pas davantage de Changer la Poésie — même si de loin en loin elle ajoute au corpus québécois un diamant parfait. Si jamais il existe, le but se



LOUISE BOUCHARD

situe ailleurs, dans un noyau dont la densité nous échappe presque ; il ne nous appartient pas d'en préciser la nature, sinon avec discrétion.

Entre les mondes rappelle un jeune Leonard Cohen, toujours en quête d'un signe, d'un repère non pas spirituel mais plutôt cosmique, atmosphérique, physique, métaphysique. Bouchard ne demande pas après Dieu, elle veut juste percer la dure, la trop injuste membrane qui la sépare du royaume des morts, elle veut parler à l'autre en allé, et qu'il lui parle surtout, lui parle jusqu'à l'extase, elle prie d'une vraie prière : elle va chercher en elle ce qui

compose un poème. Louise Bouchard, c'est Ponette quelques décennies plus tard, inchangée, acharnée, qui traverserait sans hésiter la Ligne interdite pour effleurer seulement la main de sa mère disparue.

Cela explique ceci : la répétition des mots. C'est qu'il faut préciser leur mission, les aider dans leur avancée, dans leur descente vers le sens. Si elle déroule sur certaines pages, avec juste assez d'insistance, le poème à coups de revenez-y (trois mots en avant, un mot en arrière), c'est parce que le plaisir à la ricoche — comme l'appelait van Schendel — mènera peut-être à l'abolition de la Frontière, vers quoi tend le poème, mènera à la jouissance d'entraîner enfin, ne serait-ce qu'une dernière fois, le beau visage tant aimé.

☆☆ 1/2

Jean-Marc Fréchette, *En amont du Seigneur*, Montréal, le Noroît, 2007, 73 p., 18,95 \$.

Cachez ce saint

Ce qui s'appelle écrire entre soi-même et sa vision.

En amont du Seigneur se veut, comme nous l'apprend la note qui clôt le livre, « l'œuvre d'un moine imaginé » (p. 73). Est-ce un reste de pudeur qui s'empare du scribe ? Est-ce le repentir du poète ? Justement, doit-on accueillir cela comme poésie ou comme prière ? Nous dirons les deux.

Ce n'est pas que cela soit mal écrit, c'est juste que le projet, voué tout entier à l'élévation vers le Seigneur, n'investit pas plus le champ de l'écriture qu'il ne frôle celui de l'imagination. Contrairement à Fernand Ouellette — dont la riche poésie, pour spirituelle qu'elle nous apparaisse parfois, n'est pas pour autant religieuse et s'incarne dans le monde concret —, Jean-Marc Fréchette semble porter en lui toute une théorie de personnages (Christ, Marie, le Moine, les Époux, Zacharie, David, etc.) qui le retiennent dans une trop pieuse et trop étroite compréhension du livre à faire.

Héritées de deux séjours en Inde à l'ashram de Sri Aurobindo, la manière et la posture, très individualistes, ne rebuteraient pas tant le lecteur si elles mettaient un peu plus

d'énergie à participer au bien commun poétique.

On se demande quel rôle tient encore ce genre de livre dans un pays où la poésie a tant donné, où elle a ressassé tant de formes, aboli tant de conventions, et ce, avec tant d'inspiration et d'audace. Quand on a un minimum de saine ambition, sous quelle rubrique peut-on classer, dans le grand fichier où dialoguent côte à côte, avec leurs poèmes-miracles arrachés à l'humilité ou surgis du néant même, les Grandbois, Garneau, Lasnier, Miron et même les Langevin, les Gagnon Madeleine et les Legagneur Serge (celui qui a déchiré sa carte de poète), une phrase comme celle-ci : « La beauté d'une bergère / A séduit Dieu » (p. 31) ?

À supposer qu'on admette avoir dépassé de temps à autre la dose légale de mauvaise foi, ce n'est pas méchanceté que de poser la question suivante : toi, le poète, si tu composes une simple, une toute modeste prière célébrant la Nativité (ou la Conception ?), pourras-tu te contenter d'un si mince énoncé que : « Seigneur, voici que je suis en ce jardin exhalant / Son haleine de rose et de citron / Averti par une étoile d'un événement profond » (p. 22) ? Dis-nous que tu feras un effort supplémentaire pour nous faire évoluer ou, du moins, pour nous étonner.

Jean-Marc Fréchette

En amont du Seigneur



Éditions du Noroît